

“ Vous avez vaillamment combattu, vous avez montré une fois de plus ce que la France peut attendre de votre patriotisme.

“ Le roi d'Annam a demandé une suspension d'armes, le commissaire général civil est à Hué pour traiter.

“ En quelques jours, vous avez donné un nouveau prestige au nom français dans l'Extrême Orient.

“ Voilà les premiers résultats de vos succès.

“ La France entière y applaudira.

“ A bord du *Bayard*, devant Thuan-An, le 23 août 1883.

“ *Le contre-amiral commandant en chef  
la division navale du Tonkin.*

“ A. COURBET.”

Après le combat, Gilbert Morel était resté à terre, où il devait aider à l'installation du corps expéditionnaire, pour lequel on débarquait quatre mois de vivres.

L'agitation du combat passée, le lion furieux qu'il avait été disparaissait pour faire place à l'enfant au cœur simple, tout jeune, et, son service accompli, son premier soin, dans la paillette du fort des Cocotiers, où il avait momentanément élu domicile, était, quelques jours après, de reprendre son journal, qu'il adresserait à sa mère par le prochain courrier.

Et le récit qu'il lui faisait de l'attaque de Thuan-An ne ressemblait guère à celui qu'elle lirait dans les journaux. Il insistait longuement sur le bombardement qui, disait-il, avait réduit l'ennemi à l'impuissance; et quant au débarquement, cela n'avait été qu'une simple promenade, les Annamites avaient lâché pied sans combattre...

“ Et c'est à peine, mère, si j'ai eu à tirer mon sabre...”

Et il lui recommandait de se défier des correspondants de journaux qui, ne connaissant pas les choses de la guerre, prénaient les incidents les plus simples pour d'horribles combats. Il voulait lui persuader qu'il ne courait aucun danger.

Comme il achevait son récit, Sylvestre, qui ne le quittait plus, lui annonça la visite du lieutenant de Montmoran.

Philippe était cruellement vexé; on s'était battu, et il n'avait rien fait.

— Je vous félicite de tout mon cœur, s'écria-t-il en embrassant Gilbert; mais je suis jaloux de vous.

Et il raconta ses malheurs: le commandant en chef ne l'avait employé qu'à faire des sondages, à reconnaître des points douteux.

— Tandis qu'il ne sait rien vous refuser, à vous... Mais je suis décidé à prendre ma revanche...

— A la prochaine affaire?

## XII — GENTILHOMME EXOTIQUE

Le soir, avec cette insouciance de la jeunesse, les deux amis, quoi qu'en pays ennemi, et quel ennemi! sortirent tranquillement avec l'intention de se promener à l'aventure sur la rivière, n'ayant pour toute escorte que le fidele Sylvestre.

Le sampan, qu'ils montaient, après avoir longé la côte, fit quelques détours au milieu des sables: Philippe, qui avait étudié la carte du fleuve, donnait les indications nécessaires. Et on se trouva bientôt dans une petite rivière qui courait d'abord entre des rives sèches, mais fut promptement encaissée dans une végétation épaisse et basse, qui la faisait toute noire.

Au bout d'une heure et demie, on était loin de tout, de la mer, des villages, des forts. Une paix infinie régnait sur les choses. Philippe plaisantait à voix basse, tandis que Gilbert se disait:

“ Nous tomberions dans quelque guet à pens, qu'on ne saurait jamais ce que nous sommes devenus.”

Ils arrivèrent à une jolie maison, perdue dans les arbres.

Comme ils touchaient le bord de la rivière, ils entendirent une musique douce, faite d'accords monotones qui avaient cependant un grand charme dans le calme de la nuit.

Ils sautèrent à terre; passèrent par un jardin embaumé, qui descendait jusqu'à la rivière et entrèrent dans une case de bambou et de papier, semblables à quelque énorme lanterne.

Dans un coin, tapis sur des nattes, des musiciens annamites frappaient nonchalamment des gongs, disposés comme les touches d'un orgue.

Des Japonaises accueillirent les visiteurs par une fusée d'éclats de rire.

A ce moment, Sylvestre entra en courant dans la case des Japonaises; et, les yeux élargis par l'effroi, la poitrine toute secouée, il bégayait en s'appuyant sur une table de laque:

— Mon capitaine, je crois bien que nous sommes flambés!

La terreur, comme l'amour, se comprend dans toutes les langues.

Sylvestre était à peine entré que les musiciens annamites, abandonnant leurs instruments, passaient par-dessous les nattes qui ferment les paillettes, et disparaissaient sans un cri.

Les Japonaises étaient tombées à genoux, les mains tendues vers les deux officiers, et elles articulaient des sons extraordinaires, à demi étouffés dans leur petite bouche, et qui, bien certainement, signifiaient:

— Défendez nous!

Et elles écoutaient Sylvestre, comme si le français n'eût pas été une langue inconnue pour elles; elles suivaient son récit à l'expression de ses lèvres.

Ah! ce n'avait pas été long: au moment où lui-même prenait terre, après avoir amarré le sampan à des branchages, un autre sampan était arrivé en sens inverse, deux ou trois, et vingt, trente hommes en étaient descendus.

D'autres hommes, cachés dans le jardin, étaient venus au devant d'eux.

Puis un individu assez grand, qui parlait sec, le maître du lieu sans

doute, avait donné des ordres, et les hommes s'étaient dispersés par trois ou quatre en diverses directions.

Sylvestre aurait pu filer à ce moment, sauver sa peau, mais il n'y a pas exemple de pareilles choses dans la marine. Si ces maîtres devaient y passer, il y passerait avec eux.

— S'ils sont trente, dit joyeusement Philippe, la partie est égale.

Gilbert, quoique n'approuvant pas un symptôme d'effroi, n'avait pas la même assurance.

Il est facile de se battre au grand jour; mais que faire contre un guet-à-pens, contre des assassins?

Courir à la rivière? S'embarquer en tirant au hasard dans les feuillages des coups de revolver?...

C'était peut-être le moyen le plus raisonnable de salut; mais que deviendraient les pauvres petites Japonaises?

— Ce serait peu galant de les abandonner, dit Gilbert, sans connaître le sort qui leur est réservé...

— Eh! parbleu, répliqua tranquillement Philippe, le maître du lieu leur ferait couper le cou sans remords...

— Et de si jolis cous!

— Nous ne pouvons décemment pas partir sans être maîtres du champ de bataille.

— Si l'on nous permet de livrer bataille, mon ami?...

Le silence de la nuit n'était plus troublé que par les sanglots des Japonaises.

Au dehors, c'est à peine si l'on pouvait distinguer quelques bruissements de feuilles, mais cela suffisait pour faire comprendre le mouvement de l'ennemi.

Les Annamites avançaient en vrais sauvages, rampant à terre, resserrant le cercle autour du pavillon.

— On va nous tirer comme des animaux pris au piège, dit Gilbert.

— Si on sortait? proposa Sylvestre dont la terreur instinctive, cette peur des choses mystérieuses de l'Orient, s'était évanouie au contact du tranquille courage de ses officiers.

— Ici du moins, remarqua Philippe, nous pouvons voir, grâce à toutes ces lanternes; dans le jardin nous ne verrions plus, et ces drôles, cachés derrière les feuilles, nous massacreraient sans que nous sachions seulement où riposter... Gilbert, je suis vraiment désolé...

Gilbert lui mit la main sur le bras:

— Pas de mots inutiles, Philippe. — Je suis d'avis, comme vous, que nous ne devons pas quitter ce pavillon; nous n'arriverions même pas à notre sampan. Attendons ici qu'on attaque... Et croyez-moi, ne tirons pas trop vite: nous voici placés en triangle, on ne nous surprendra d'aucun côté; je m'imagine qu'on préférerait nous faire prisonniers que de nous tuer; les cadavres ne produisent pas de rançon. Et, si l'on a l'imprudence d'entrer en négociation avec nous nous sommes maîtres du terrain.

Deux ou trois minutes se passèrent encore. Sylvestre, ne croyant pas à tant de précautions pour les attaquer, se demandait s'il n'avait pas rêvé.

En ce moment, un pas ferme retentit dans le jardin.

Quelqu'un marchait dans l'allée qui menait au pavillon.

— Sylvestre, ordonna Gilbert, relevez la porte.

La porte consistait en une simple natte qu'un petit lacet de soie permettait de tenir relevée.

Dans la lueur que jetaient les lanternes du pavillon, un homme d'assez haute taille parut, se dirigeant vers la porte.

Il était vêtu à l'annamite, mais avec quelque chose d'européen; et son visage n'avait rien d'asiatique.

— Ce n'est pas une face jaune, balbutia Sylvestre.

— Ça se complique, prononça Philippe.

— Pas d'imprudence! dit Gilbert.

L'homme, qui ne semblait pas armé, s'arrêta à la porte du pavillon, et, après avoir jeté un regard hautain sur les deux amis, demanda d'un ton méprisant:

— Que faites-vous ici, Messieurs?

Les Japonaises se cachaient derrière les officiers, se cramponnaient à eux.

Sylvestre serrait son revolver, ne comprenant pas que Gilbert ne lui donnât pas l'ordre de tirer.

L'inconnu l'apostropha d'un air gouailleur.

— Bas les pattes, matelot; tu vois bien que je n'ai pas peur de tes balles puisque je viens seul, sans armes, causer tranquillement avec tes officiers, alors que je n'aurais eu qu'un signe à faire pour qu'on vous massacrât tous sans que vous pussiez même vous défendre.

— Mais vous êtes Français, Monsieur? interrogea Philippe avec le même calme que s'il s'était trouvé dans un salon.

— Français! fit le nouveau venu avec un sourire, oui... Français, et c'est à votre qualité de Français, Messieurs, ou plutôt d'officiers français, que vous devez la vie...

— Bah! vous croyez? prononça ironiquement Philippe.

— Vous pensez peut-être que j'ai peur de vos armes et de votre courage, que je ne mets certes pas en doute... Mon cher Monsieur, vous êtes entourés par une soixantaine d'Annamites, tous armés de fusils de précision, tirant parfaitement; il m'aurait suffi d'ordonner une décharge convergente sur ce pavillon... puis de placer vos cadavres dans votre sampan et de le laisser filer au courant de l'arroyo... Et personne jamais n'aurait même soupçonné où les choses s'étaient passées... C'est le traitement que j'ai déjà fait subir à quelques drôles que les rires de ces Japonaises avaient attirés ici...

Il eut un geste brusque vers les trois petites femmes et leur adressa quelques paroles dans leur langue; il était aisé de deviner qu'il leur ordonnait de partir.